

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 34

Artikel: Lettre de la mi-août
Autor: Perret, David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

impuissants. C'est la guerre du temps et des microbes.

» Enfin, l'homme modifie l'aspect du globe ; il accumule les eaux, perce les montagnes, construit des villes, comme Paris, Londres ou New-York, où des milliards de tonnes de matériaux sont accumulés. La rotation du globe devient inégale ; de là, des perturbations dans la marche régulière des saisons. L'univers est réglé mathématiquement ; l'homme devait donc rester circumspect à ce sujet ; la religion même l'imposait. Et voilà comment nous nous acheminons vers une fin lente, sûre, prévue, dont seule la forme définitive ne nous est pas connue. Le progrès n'en serait-il pas un peu la cause ?

» Où est-il, notre bon vieux temps ? Nous avions des orages, c'est vrai ! mais c'est la différence des canons de Napoléon avec les 420 d'aujourd'hui.

» Le progrès tuera le monde et si l'homme pouvait encore aller plus loin il envahirait les planètes pour leur imposer sa volonté. »

Les cinq vieux se levèrent et prirent l'engagement de n'en rien dire à personne pour ne pas passer pour fous dans la ville ; mais j'avais entendu... et voilà ! Louis Emery.

EN SOUVENIR DES JOURS PLUVIEUX

A mes frères nuages.

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous fécondiez nos champs, nos prés.
Vous apportez à nos feuillages,
La fraîcheur des cieux étoilés
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous remplissez les clairs ruisseaux
Qui chantent sous les doux ombrages
Où vont rêver les jouvenceaux.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Par vous les cascades des monts
Fertilisent nos pâturages
Et font la beauté des Ormonts.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous alimentez nos glaciers,
Fleuves solides et sauvages,
Ornement de nos pics alpins.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages
Vous remplissez nos lacs, nos mers,
Et nous parcourons ces rivages
Qui nous sont chaque jour plus chers.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Quand vous passez en fins brouillards
Déposant sur tous les herbages
Voiles d'argent et doux brocards.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Vous avez des rebords d'argent.
Ils sont pour nous comme les gages
De jours meilleurs : je les attends.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages
Même quand vous vous irritez.
Je sais qu'après les gros orages
Le ciel et l'air sont purifiés.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages
Quand vous semez vos blancs moutons
Dans le ciel bleu, ô douce image
Des troupeaux des monts de Sion.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Quand vous encadrez l'horizon
Et barrez de rouges jambages
Le ciel au soir de la moisson.
Je vous bénis, frères nuages*

*Je vous bénis, frères nuages,
Quand soudain vous vous écarterez
Laissant briller sur nos visages
Frère soleil, roi des étés.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages,
Et je vous bénirai encor
Quand vous quitterez ces parages
Pour arroser un autre bord.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages,
Mais l'Hindou vous bénit aussi
Quand vous arrosez ses plantages,
Assurant sa moisson de riz.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Quand vous tirez votre chapeau
Quand vous souhaitez un bon voyage
En pensant qu'il va faire beau.
Je vous bénis, frères nuages.*

*Je vous bénis, frères nuages.
Courez, passez dans le ciel bleu.
Si vous quittez cet ermitage
Je vous dirai : adieu, à Dieu.
Je vous bénis, frères nuages.*

L. Barblan.



LE «CRAN» DU VIGNERON

(Extrait d'une «Lettre vaudoise» de M. Henri Laeser.)

Ah ! il y a du «cran» chez le vigneron, et quel exemple ne donne-t-il pas ? Faut-il que la noble plante exerce son influence, pour qu'on lui reste fidèle après tant de déceptions. Et comme il reste vrai, ce petit tableau écrit, il y a trois quarts de siècle, par l'écrivain neuchâtelois Frédéric de Chambrier :

«Le vigneron de race, que le temps n'a pas amolli, se plaît sur ces collines où il a vu, dès son jeune âge, se lever et se coucher le soleil. Suspendant parfois son travail, les mains croisées sur sa bêche et relevant la tête, il porte ses regards sur un immense horizon ; il se repose et ranime son courage en admirant la nature. Cette vigne qui l'a courbé, raidi et usé avant le temps, il l'aime et ne peut s'en séparer. Six jours de la semaine, il y a fatigué ses bras vigoureux, et le dimanche, c'est là qu'il promène ses pas ; il s'y réjouit en voyant dans ses fruits croissants la bénédiction de Dieu. Vieux et cassé, il s'y rend néanmoins chaque matin !... Appuyé sur son bâton, le corps presque parallèle au sol, il se traîne auprès de ses vieux ceps qu'il a élevés et façonnés, et qu'il connaît comme ses enfants ; il les couche encore dans la fosse pour leur faire commencer une nouvelle vie, et en parlant de celle où il va lui-même descendre : «La vigne, dit-il, c'est comme le train du monde. Ici c'est fini pour moi, mais il y a autre chose là-haut ».

UN HOMME CAPABLE

MON ami, Isidore Duboulot, est un homme très capable ; sa capacité peut être qualifiée, sans aucune exagération, d'incommensurable. Au point de vue gastronomique, il rendrait des points, et combien, à n'importe quel diplomate, conseiller ou au colonel le plus vorace ; ce n'est déjà pas peu dire ! Pour autant, l'ami Isidore n'est pas un homme en vue, il est au contraire, très modeste, l'appétit mis à part. La fondue, en partie double est, pour lui, chose courante ; il est de ceux qui sont incapables de prononcer un seul mot pendant sa déglutition, ceci, vous le comprenez, pour ne pas perdre de temps. La choucroute garnie, mais bien garnie, ne le rebute point ; je me suis laissé dire qu'il en mangeait, à lui seul, un mètre cube ; ça, c'est une chose à contrôler et, plutôt manière de parler !

La dernière qu'on lui a mise sur le ventre est une histoire d'oie.

— Au Nouvel An, aurait-il dit, nous avons mangé une oie.

— Et, combien étiez-vous, pour manger cette oie ?

— Nous étions deux.

— Deux ? Et qui donc ?

— Il y avait l'oie, et puis moi !
N'est-ce pas, que mon ami Isidore est un homme capable ?!! Pierre Ozaire.

LETTRE DE LA MI-AOÛT

EST la saison des voyages, les voyageurs s'en donnent à cœur-joie ; voyageurs étrangers en complets sportifs variés, voyageuses étrangères en couleurs vives et cheveux courts.

Les voyageurs du pays sont nombreux aussi et celui qui se trouve sur un des bateaux de notre Léman, entend résonner au milieu des idiomes de l'Europe, le bon accent vaudois, le reconfortant accent vaudois.

Ici, c'est un papa — un vigneron, vous le parlez — la maman et leurs filles. Un peu silencieux d'abord, tout ce monde ne les intimide pas proprement dit, mais leur donne à réfléchir, aussi les considèrent-ils avec beaucoup d'attention pour se former une opinion. Mais le grand paysan ne laisse pas perdre ses droits ; il est là et les attire. Leurs yeux suivent avec tendresse les silhouettes, les contours connus ; le papa évalue les travaux qu'ont exigés les soins donnés aux vignes, supputant leur rendement, les signale aux siens. Une autre famille vaudoise promène la famille de son «échange» de la Suisse allemande et présente son canton aux Confédérés qui s'extasient.

Et combien d'autres.

Là, c'est une maman disant à ses fillettes : Re gardez bien tous ces châteaux, Glérolles, la Tour de Marsens, le Châtelard, Blonay ; vous avez leur histoire dans le livre de Mme de Montolieu. Et les fillettes impressionnées contemplent, leurs jeunes visages inconsciemment prennent une expression recueillie. C'est vrai, leurs héroïnes ont vécu là, dans ces murs, leurs yeux se sont posés sur ce beau lac, sur ces lointains d'un bleu si tendre et qui, au coucher du soleil, étincellent.

A un moment donné de la saison des voyages, ce qui divertit le spectateur et l'intéresse, ce sont les écoles vaudoises en balade. Il y a «la grande école», «l'école des petits» du même village. Les premiers ont fait une course de deux jours ou bien une excursion, une vraie, tandis que les petits se sont bornés à la course en bateau et visite de la ville riveraine, puis tout ce monde s'est retrouvé au débarcadère pour le retour.

Et ces jeunes Vaudois jouissent de tout leur cœur ; ils parcourent le bateau dans tous les sens, s'arrêtent, intimidés, devant les machines vont, viennent et reviennent et retournent, et sûrement à leurs yeux, le bateau a au moins trois fois ses dimensions véritables. Les garçons s'tiennent ensemble et circulent moins que les filles, du moins les grands, car les filles entraînent les petits — ne leur ont-ils pas du reste été confiés —. Et puis quel prestige n'ont-elles pas acquies aux yeux de leurs cadets : elles portent de grandes lunettes rondes à la nouvelle mode ; les unes en verre ordinaire, d'autres en verres bleus ou verts. Ces lunettes sont trop grandes pour leurs petites «binettes» enfantines. Elles les réajustent constamment ou bien les enlèvent, mais quand le bateau abordera, chaque bout de nez sera chevauché par une de ces paires de lunettes rondes. Et ce qui donne la note la plus comique, ce n'est pas seulement la vision de ces verres ronds se répétant sur toutes ces faces juvéniles, mais aussi l'air inspiré répandu sur ces traits.

Je me reporte à plusieurs lustres en arrière et je revois notre école — c'était la grande — rentrant d'une course à Berne et à Fribourg. Quel fut l'ébahissement des familles attendant leurs enfants à la gare, de voir tous ces minois affublés de lorgnons bleus ou verts. Quand alignés en colonne, nous descendîmes au village en chantant, ce furent les mamans qui, bénévolement, se chargèrent des lorgnons, car lorsque la joie déborda et qu'on chantait à tue-tête :

Salut à toi, jeunesse,

O doux printemps du cœur !

il ne faut pas être encombré d'un pince-nez qui menace à chaque mouvement un peu brusque, de chavirer et de s'abîmer en miettes.

Mme David Perrot.